

Créer son havre de paix dans une nature préservée, quitte à faire quelques compromis avec la légalité. Construire un habitat léger – yourte, tipi, cabane ou caravane –, par choix ou par obligation, c'est ce qu'ont fait certains Pyrénéens. Pour quelques mois... ou quelques années.

Un choix politique pour Muriel qui, en s'installant provisoirement dans un tipi avant de pouvoir construire une maison en terre et en paille, entend lutter contre le système capitaliste.

# HABITER autrement

/ TEXTE : MATHILDE ANNAUD / PHOTOS : DOMINIQUE DELPOUX /

**A**u cœur des vallées secrètes des Pyrénées fleurissent de nos jours, peut-être un peu plus qu'aïl-leurs, de drôles d'habitats, qui n'ont rien des constructions de béton ou d'aggloméré imposées par les normes. De paille, de toile ou sur rou-lettes, ces foyers plus ou moins écologiques riment souvent avec économie solidaire, militantisme et rupture sociale ou affective. Éphémères, mobiles ou construits pour durer quelques années, ils signalent aussi une réalité nomade, faite de précarité, temporaire ou installée, qui se conjugue à la volonté affichée d'y faire face en inventant une autre façon de se loger. Et de créer son havre de paix dans une nature préservée, quitte à faire quelques compromis avec la légalité. Plongée sans filet dans l'univers camouflé de demeures légères, nichées entre des rêves d'autonomie et les obstacles de la réalité.

### LE TEMPORAIRE QUI DURE

Une construction légère représente parfois le meilleur procédé pour faire face au manque de moyens, en attendant de pouvoir bâtir son coin de paradis. Planté à 1 200 mètres sur les hauteurs du Val d'Azun (Hautes-Pyrénées), contre un muret de pierre qui le camoufle, le marabout de Titom l'illustre bien. Cette tente de toile lourde – 45 m<sup>2</sup> habitables avec mezzanine – abrite tout le nécessaire du "propriétaire terrien" des lieux qui se moque du superflu avec autant d'humour qu'il sourit de lui-même. "Un abri avec un lit confortable, ça, c'est important", concède cet ancien vigneron du Minervois, devenu aujourd'hui le seul maraîcher de la vallée. De son propre aveu, l'homme n'est "pas un fou de l'habitat alternatif", qui reste un bon compromis avant de pouvoir construire le bâtiment agricole qu'il imagine depuis sept ans. Fort de six hectares dans "un coin merveilleux" et désormais pourvu du permis de construire, il quittera bientôt sa tente de fortune, afin de ne pas élever ses futurs enfants "comme des petits Mowgli".

Une même volonté de ne pas sombrer dans la marginalité et l'isolement taraude Hélène, qui vit depuis huit ans dans sa cabane en torchis, coiffée d'un toit de paille où pousse l'herbe tendre. Installée au bout d'un chemin du piémont ariégeois inaccessible au profane, cette ancienne agricultrice engagée souhaiterait meilleure retraite et un logis plus proche de la ville. Propriétaire de son terrain, elle a d'abord loué l'emplacement à des voisins, avant son installation définitive, consécutrice à un "drame intime" qui mène au pari de la pleine nature, laquelle n'exclut pourtant pas l'Internet. "On a envie de vivre autrement avec ses moyens. On pourrait avoir droit à un petit appartement, mais on a tous un rêve..."

À une cinquantaine de kilomètres de là, Rotule songe, lui aussi, à un monde meilleur, tranquille, dans sa caravane garée au milieu des bois. Cet Italien trentenaire, arrivé en France il y a onze ans et "on the road" depuis trois ans, illustre une autre réalité inhérente à bien des habitats mobiles : le nomadisme comme salut économique. Il a trouvé son point d'ancrage temporaire, un ancien terrain agricole en location, après son arrivée au hameau de Baluet, un écovillage fameux dans le réseau activiste libertaire. Saisonnier agricole et dessinateur de bande dessinée à ses heures, Rotule a accès au réseau électrique, à l'eau courante, et son ordinateur est

**Rotule, l'Italien**, s'est installé dans une caravane défraîchie au milieu des bois dans les Pyrénées centrales. Adeptes du nomadisme comme salut économique, il est saisonnier agricole, mais surtout dessinateur. Il possède un ordinateur portable et songe à se sédentariser progressivement. Caro (page de droite, en haut) a décidé de vivre dans une yourte, seul habitat qui pour elle combine protection et liberté.



"C'est un parcours de révolte face à un **système** qui ne m'a jamais plu"





S'ils ont eu toutes les peines du monde à faire accepter leur yourte, sur leur propre terrain, par l'administration, ce n'est qu'une étape pour Pierre et Virginie, jeunes agriculteurs qui veulent prendre

leur temps dans cette "habitation" pour réfléchir sur leur avenir. Pour Hélène (ci-dessous), c'est à la suite d'un drame personnel qu'elle s'est installée dans sa cabane en torchis, au fin fond du piémont ariégeois.



Fifi, maman d'une petite Lili, adore la nature préservée (ci-dessous). Elle s'est installée dans une cabane de terre et de chaux qu'elle a construite elle-même, aidée par quelques amis. En attendant un avenir meilleur.



La "bricole" devient un **projet existentiel**, un projet à part entière, dans une volonté affirmée d'autonomie et de réduction des dépenses





Une lourde toile de tente de 45 m<sup>2</sup> habitables et c'est tout. Enfin pour l'instant. Car le rêve de Titom, maraîcher, est de se faire construire un bâtiment agricole. Marie-Pierre et Fanny (page de droite), elles, ont trouvé la quiétude en rénovant des granges sur un terrain non constructible. Mais qu'importe, le bonheur vaut bien quelques risques.

"J'aime la société, mais je ne suis pas prête à me **soumettre** à l'injustice, ni à tout accepter. Je redoute la pression permanente de l'illégalité"

22 m<sup>2</sup>, au sol recouvert de fougères (un isolant traditionnel efficace et insectifuge une fois sec). À ses yeux, la yourte incarne la combinaison idéale de protection, et de liberté retrouvée : la rondeur d'un refuge à soi, la mobilité d'une construction légère et de grands espaces au petit-déjeuner.

Un endroit où se ressourcer, voilà aussi ce que représente sa maison de terre et de chaux aux yeux perçants de Fifi, la maman de Lili. Originnaire du Jura, puis élevée en Ariège dans une communauté néorurale, cette trentenaire énergique avoue son amour du jardinage et de la nature préservée. Après une enfance sauvage, elle a construit de ses mains sa cabane de terre, aidée "d'une trentaine d'amis, pour que personne ne se sente exploité". Impeccablement rangée, la maisonnée témoigne des valeurs de la jeune femme, entre rigueur morale et responsabilité individuelle : "J'aime la société, mais je ne suis pas prête à me soumettre à l'injustice ni à tout accepter." Elle redoute pourtant "la pression permanente de l'illégalité" autant qu'elle condamne l'exploitation actuelle des plus défavorisés. Et, entre les deux, sa cabane en forme de diplôme achevé, preuve et moteur d'un avenir meilleur, ailleurs. À l'autre bout

des Hautes-Pyrénées, Muriel aussi a un projet : réaliser une autoconstruction de terre et de paille, adjacente à son abri amérindien, qu'elle vient tout juste de dresser au cœur d'une ferme équestre. En attendant d'acquiescer ses propres terres, "le tipi, c'est parfait en temporaire, mais pas question d'y vivre l'hiver". Âgée d'une petite trentaine d'années, la jeune femme assume sa mobilité naturelle autant que son combat pour l'autonomie "en boycottant le système capitaliste". Non loin de là, Pierre et Virginie ont aussi connu les affres du combat – et d'un procès gagné – pour (im)poser leur yourte colorée sur le terrain qui leur appartient.

### MOUSQUETAIRES MODERNES

S'ils n'y souffrent pas du froid grâce à un poêle qui oblige parfois d'ouvrir la porte, tant il chauffe, ils reconnaissent que vivre dans un tel contexte est incompatible avec une existence normative, "car tout prend du temps". À 1 800 mètres d'altitude, ces deux jeunes agriculteurs savent que leur habitat mongol est un "tremplin" vers l'avenir ; la durée de vie d'un tel logement n'excédant pas cinq ou six ans. Le temps,

somme toute, de la réflexion. Aussi différents soient-ils, tous ces néohabitants des Pyrénées ont donc lutté pour créer leurs refuges au cœur des vallées. En proclamant le droit à l'habitat choisi, ils condamnent une existence sinistrée au sein de l'urbanité. Et s'ils ont l'eau et l'électricité, tous se contentent de moins pour vivre autonomes dans un cadre préservé. Aucun d'eux, pourtant, ne souhaite demeurer dans un abri léger. Les représentants des habitants de logements éphémères ou mobiles le savent : ils sont des milliers, peu visibles, à s'inscrire dans une réalité socioéconomique difficile à masquer : la difficulté de trouver à se loger.

Au-delà de cette difficulté, d'autres, de plus en plus nombreux, font rimer choix de vie dépouillée et coup de cœur assumé. Marie-Pierre et Fanny, deux anciennes enseignantes, ont ainsi succombé aux "granges de l'impossible", qui les ont menées à tout quitter pour en assumer la rénovation respectueuse sur un terrain pourtant dénué de certificat d'urbanisme. L'absence d'accès les distancie de la route la plus proche, "mais c'est peu de chose" en comparaison de la félicité qu'elles trouvent à vivre dans ce logis. Un happy end en forme d'espoir pour tous les atypiques mousquetaires des difficiles temps modernes. □

